

ENTREVUE

Jean-Louis Trintignant
devant Apollinaire
Page F 3

LITTÉRATURE
FRANÇAISE

Volodine, écrivain des
esprits errants
Page F 4

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
F

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Brigitte Bouchard,
tête chercheuse

Contre vents
et marées, la petite
maison québécoise
Les Allusifs célèbre
ses cinq ans

CHRISTIAN DESMEULES

Au moment où vous lirez ces lignes, Brigitte Bouchard se sera déjà envolée pour la France, où se déroule en ce moment même le Salon du livre de Paris. La mecque, quoi qu'on en pense, de l'édition francophone. Au menu, lancements, célébrations discrètes et chaleureuses pour souligner le cinquième anniversaire des *Allusifs*, un tourbillon de rencontres avec des représentants, des journalistes, des traducteurs, des libraires, d'autres éditeurs indépendants. Sans oublier le petit cortège des écrivains et des lecteurs.

Une dizaine de jours avant, elle aura écumé la Foire du livre de Londres, devenue depuis quelques années l'un des plus importants rendez-vous mondiaux, après Francfort, pour les professionnels du livre.

Mais pour l'instant, sous un froid soleil de février, l'heure est à la fébrilité dans cette grande maison du Plateau Mont-Royal, qui abrite, en plus de la petite famille et de l'atelier de son mari sculpteur, les bureaux de la maison d'édition qu'elle a fondée en 2001.

«*Ces voyages en France sont terriblement intenses, stimulants et éprouvants. J'en ai chaque fois pour un mois à m'en remettre*», confie-t-elle. Foyer décoratif, toiles d'artistes contemporains sur les murs, objets rares, angle couvert de livres. Un décor volontairement minimaliste, qui porte à croire que les livres qu'elle fabrique depuis cinq ans sont un peu, forcément, à son image: stylés, choisis, colorés, parfaitement assumés, placés sous le signe de l'engagement et de l'authentique passion qui l'anime.

Née à Québec en 1960 dans une famille modeste (un père aubergiste dans le Bas-du-Fleuve), ce sont des études théâtrales jamais terminées qui l'ont menée à Montréal. Rapidement, après plusieurs voyages et quelques petits boulots, elle a assez tôt pris le chemin de l'édition, dès l'âge de 24 ans, d'abord, par une suite de hasards, à La Courte Echelle, puis aux 400 Coups. Avant d'éprouver le besoin de voler de ses propres ailes et de fonder sa maison, *Les Allusifs*, qui publie bientôt, cinq ans plus tard, son 43^e titre. Les auteurs qu'elle choisit de publier proviennent d'un peu partout: du Mexique, du Chili, du Brésil, de la Pologne, de la Serbie, de l'Italie, aussi bien que du Québec ou de la France.

Frilosité nationale

Les succès n'ont pas tardé à venir, ici

comme en France (dont elle a rapidement investi le terrain), à commencer par la réception critique qu'a connue le cinquième roman de Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue*, en 2002. Depuis, l'accueil public ne se dément toujours pas, et la «ligne dure» du début s'est peu à peu assouplie, les titres se faisant moins «allusifs». On y fait aussi à l'occasion une place à la nouvelle — un recueil de nouvelles inédites de Sylvain Trudel paraîtra d'ailleurs à l'automne. Un réseau élargi de traducteurs, d'agents littéraires, de libraires passionnés et de lecteurs pousse aujourd'hui à la roue d'un succès croissant, mais toujours fragile.

Reconnue pour son franc-parler, Brigitte Bouchard s'avoue plutôt déçue de la frilosité des gens au Québec, de leur manque de curiosité pour les littératures étrangères et les auteurs inconnus, des logiques commerciales qui paraissent relever de la «ghettoisation culturelle», elle qui dit n'être d'abord guidée que par la beauté et l'intensité du texte. Ainsi ne se prive-t-elle pas de soulever quelques aberrations dans les programmes canadiens et québécois d'aide à l'édition, qui font une place à peu près nulle aux auteurs étrangers — sa maison ne reçoit des subventions que pour les auteurs canadiens. Ainsi, par exemple, par quelle aberration continentale expliquer le faible nombre de traductions d'auteurs latino-américains qui se publient au Québec? Heureusement pour *Les Allusifs*, plusieurs de ses traductions peuvent bénéficier du soutien du Centre national du livre, en France.

Dans le numéro de février 2006 de la revue *Liberté*, qui a pour thème «Montréal: capitale mondiale du livre?», elle n'a pas hésité à donner son opinion. Dans un court texte intitulé «Montréal, capitale mondiale?», Brigitte Bouchard expose certaines de ses frustrations d'éditrice. «*A mon sens, y écrit-elle, une société incertaine qui se retranche frileusement derrière des portes closes sous prétexte de préserver sa culture ne peut élever sa métropole au rang de capitale mondiale*». Mais aussi: «*La vie de l'édition au Québec semble se résumer à des intrigues commerciales dont les derniers rebondissements ont été le sacrifice à l'audimat d'émissions littéraires à la Société Radio-Canada et l'achat du groupe Sogides par Quebecor*».

L'engrenage du succès

«*Ce que je trouve le plus difficile maintenant, confie l'éditrice en entrevue, c'est de ne plus pouvoir me perdre. J'aime être surprise, j'aime quand il y a une part d'inconnu dans ma vie. Et j'aimerais encore pouvoir mettre tout ça de côté, m'offrir une journée complète à faire autre chose, simplement parce que je n'aurais pas envie, ce matin-là, d'être prise dans cette mécanique essoufflante. Mais je n'ai plus cet espace-là dans ma tête, poursuit-elle. C'est ce que je trouve le plus difficile. Il y a une sorte d'engrenage... C'est comme si la roue était amorcée et qu'il n'y avait plus moyen de la freiner*».

VOIR PAGE F 2: BOUCHARD

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

D

MULTIPLICATION

l'Inconvénient no 24

Philippe Muray
Marc Chevrier
Alain Roy
Jonathan Livernois

François Ricard
Jean Imbeault
David Dorais

Pierre Vadeboncoeur
Gilles Marcotte
Réjean Beaudoin
Serge Bouchard
Andrée-Anne Clermont

Disponible en kiosque et en librairie

www.inconvénient.ca

LIVRES

C'est ici que j'ai tout



Robert Lalonde

« **Q**uand tout sera neuf et en état dans le monde, je n'aurai plus envie de vivre. Ce jour-là je me suiciderai. » Le poète s'inquiète en vain: le monde ne se mettra jamais en ordre et jamais non plus il ne se renouvellera. Robert Walser, proche parent de Franz Kafka — «Je ne cherche pas à être sincère, mais à être vrai» —, avoue avoir besoin pour respirer «d'une certaine pesanteur, d'une certaine masse de délabrement, de ruine et d'abandon».

Il n'aura pas non plus à se supprimer, terrassé par l'incohérence effrayante du monde: il plongera dans le sommeil, à l'âge de 51 ans, et ne se réveillera plus jamais. Avant d'entrer en clinique, comme on entre au cloître, Walser aura le temps d'écrire avec grâce huit petits livres candides et graves, désinvoltes comme des songes. Hommage au beau désordre de vivre, manière de courir, les yeux débordants de larmes, sur des chemins de traverse où personne ne peut vous voir, respirant très fort et n'allant nulle part. Souffrance et plaisir, au cours de cette courte promenade qu'est la vie, «sont comme l'amie et l'ami qui s'enlacent, s'étreignent et s'embrassent, s'aimant fraternellement».

Partout, sur notre route, surgissent des lieux propres à abriter nos métamorphoses. Il suffit de s'arrêter un

moment et aussitôt nous est rendu le regard de l'enfance, «qui n'est pas le passé mais le présent». L'anodin, le banal, l'illusoire déroute quotidienne, voilà l'essentiel. On n'a jamais perdu le paradis, seulement on ne sait plus s'y reconnaître. On croit tout difficile et alors tout le devient, on déteste ce qu'on aime et les proches nous sont brusquement incompréhensibles. («O monde merveilleux, à la fois si limpide et si difficile à comprendre!»)

Dans *Petits textes poétiques*, dernier livre de Walser paru en français (2005, Gallimard, «Du monde entier»), le promeneur nous parle de bonheur. Le condamné à l'oubli cède la place à l'enfant qui comparait au procès qu'on intente sans cesse à «l'étranger sur la terre». Qu'as-tu vu, qu'as-tu compris, pourquoi as-tu perdu ta vie? Pourquoi ne t'intéresses-tu qu'aux choses qui ne dépendent que de ton regard, pourquoi erres-tu sans cesse, tantôt fauve halluciné, tantôt chien battu qui gémit?

Le poète, bien sûr, ne sait que répondre. Il balbutie: «Les façons de découvrir sont diverses et bouleversantes.» Puis il soupire, lance le regard au ciel et déclare encore: «Ce qui est grand devient toujours plus grand, ce qui est beau plus beau, l'indicible devient de plus en plus incommensurable, de plus en plus indicible.» Le jury bâille, le juge compte les mouches et l'accusé délire de plus belle: «Ce qui crève les yeux m'échappe, le bout de mon nez m'est inconnu. Tout ce que je croyais avoir compris m'est aujourd'hui incompréhensible. En mes instants de braise, je suis braise moi-même. J'écris. J'ai l'air d'être exalté et tendre, mais je suis un professionnel irréprochable. Je gagne mon pain quotidien en pensant, ruminant, creusant, fouillant, méditant, versifiant, cherchant, examinant et en me promenant, et j'en bave autant qu'un autre.»

Ainsi le poète annonce-t-il sa défense, dans son plus beau livre, justement intitulé *La Promenade*. Son acti-

vit réveuse «frise la science exacte», écrit celui qui semble aux autres un «flâneur écrivain». Il travaille dur, notre rôdeur patibulaire, occupé tout à tour à se hausser dans l'exaltation et à s'incliner sur les petits détails, qui sont de grands mystères.

Intranquille comme son frère Pessoa — «La conscience de l'inconscience de la vie est l'impôt le plus ancien que la vie ait connu» —, Walser se promène avec la plus grande attention, le regard limpide (naïf?), observant la moindre petite chose vivante: «un moineau, une maison, une montagne, un escargot, un bout de papier froissé où peut-être un bon petit écolier a tracé ses premières lettres maladroites». Ses simples pas sur le sol lui sont un plaisir. Alors, «dans l'âme sensitive, le calme allume des prières». Ses yeux ont une lueur de chagrin, bien sûr, un chagrin à la fois «souterrain et supraterrain». Il comprend qu'il a cent mille ans et qu'il ne pourra pas vivre éternellement, qu'à chaque instant il meurt, «sans pourtant pouvoir mourir» («Si seulement dans la mort on pouvait sentir encore la mort et en jouir»).

«Les écrivains, comme les généraux, procèdent à d'interminables préparatifs», écrit Walser dans *La Promenade*, avant d'oser passer à l'attaque («Le lecteur peut inspirer une peur sincère»). Mais le poète n'a pas le droit d'emporter avec lui la moindre sentimentalité égoïste. Il faut qu'il soit à tout moment «capable de pitié, de sympathie, d'enthousiasme». Il doit «se perdre et se retrouver dans les choses». (On songe, ici, à Rilke écrivain au jeune poète: «Réjouissez-vous de votre marche en avant, personne ne peut vous y suivre. Soyez bon envers ceux qui restent en arrière».)

Ce qu'il voit, en marchant, est «aussi pauvre que grand, aussi petit qu'important». Le poète sait qu'il n'est pas lui-même mais un autre et que «pour cette raison, il est davantage lui-même». Le poète est un

ange déchu «qui n'a pas besoin d'espoir». Il est chez lui, ici-bas, où il marche et où parfois il voit. («Où voudrait-on que je sois, si je n'avais le droit d'être ici? C'est ici que j'ai tout, ailleurs je n'aurais rien.»)

Préférant la réalité à la vérité, tout comme Pessoa, Walser, avant la grande fissure du chagrin et la soi-disant folie, rêve dans une langue pudique, légère, gracieuse mais sans ornements, dépouillée mais sans sécheresse ni didactisme, parfois riieuse, parfois pleine de larmes. Jour après jour, il s'assigne la promenade comme un devoir, acceptant sa «solitude qui n'est pas un isolement». Il s'émue devant le sort de tous «les perdants magnifiques», ces gens ordinaires dont le sort le passionne jusqu'à la perte de soi. Ce qu'il en résulte, ce qui reste, c'est le ton d'une expérience, la couleur de la vie, l'infinie palette des grisailles et des fulgurances du beau martyr de vivre. «La vie, si elle est immangeable, laisse aussi un arrière-goût délicieux», écrivait Henri Calet, autre promeneur-braconnier, mécontent heureux, écrivain pudique et discret.

Sachant ce qu'il attend, on tremble à la lecture des derniers mots de ces «petits textes poétiques» de Walser. «Par moments, il me semble que je voudrais étreindre le monde entier et le serrer contre mon cœur plein de joie. Je m'exalte! Trop heureux d'en être encore capable. J'aimerais toujours savoir le faire.»

Robert Walser est mort, lors d'une promenade dans la neige, à l'âge de 78 ans, au bout d'un long silence qui fut peut-être — il est permis de le croire — un vrai repos pour ce «guerrier blessé à mort, perdant son sang sous les coups de pointes sûres de la mélancolie». Écrivain, promeneur: un seul et même métier, pour «échapper à la maladie de se croire autre que ce que l'on est», jusqu'à la douce pente du soir.

Collaborateur du Devoir

BOUCHARD

«J'aime aller par d'autres chemins»

SUITE DE LA PAGE F 1

Elle qui a pourtant horreur de tout ce qui est organisé retrouve aujourd'hui sa respiration dans les textes qu'elle publie, qui lui permettent encore d'emprunter les chemins de traverse qu'elle affectionne: «C'est la part d'inconnu que j'aime, de moins en moins présente dans ma vie, j'essaie de la retrouver dans mes choix littéraires. Par exemple, au cours d'une foire du livre à l'étranger, alors qu'on

piste souvent tous les éditeurs sur le même livre, je vais plutôt essayer d'aller me promener, de faire une rencontre au hasard. J'aime aller par d'autres chemins», confie-t-elle.

Mais, parfaitement lucide, l'éditrice reconnaît ne pas pouvoir concurrencer les grandes maisons françaises. Ce qui pourrait sembler une faiblesse devient toutefois aussi une force: son flair, sa souplesse, les contraintes avec lesquelles elle doit composer.

Dans ce contexte, sa maison d'édition n'est-elle pas condamnée à servir de «dépisteur de luxe» pour quelques gros éditeurs de l'Hexagone? «Oui, ça ressemble un peu à ça», dit-elle. Mais je n'ai pas

vraiment le choix de l'accepter. Pour un écrivain comme le Salvadorien Horacio Castellanos Moya, par exemple, j'estime avoir été prudente en achetant, d'un seul coup, les droits pour six de ses romans. Parce que je savais bien que des gros joueurs pourraient s'intéresser à lui. Et comme de fait, ajoutet-elle, il a maintenant été bien repéré par toutes les grandes maisons d'édition françaises. Et pourtant, on leur avait déjà offert les livres... » On peut aussi y voir une forme de reconnaissance.

Passion, exigence et liberté

Dans sa volonté de mener une politique éditoriale «d'auteurs»,

elle peut heureusement compter sur la fidélité indéfectible de quelques auteurs: Sylvain Trudel ou Vladimir Tasic, notamment. «Et je sens aussi que j'ai une responsabilité envers eux.»

Obligée désormais d'être «au front», partout et tout le temps, en raison de la petite taille de sa maison d'édition et des moyens limités dont elle dispose, Brigitte Bouchard reconnaît que la plus grande difficulté demeure de gérer, à partir de Montréal, son plus important marché, la France, où Les Allusifs réalise bon an, mal an 80 % de son chiffre d'affaires. Difficile de répondre à toutes les sollicitations, de gérer la croissance. «Mais c'est un beau problème», ajoutet-elle du même souffle.

«Avant, par exemple, je pouvais facilement passer deux heures avec la révisseuse, à discuter de la virgule à placer au bon endroit. Ça peut paraître futile, mais j'aimais avoir ce rapport-là aux livres.» Tout le côté artisanal du travail d'édition, le plaisir de créer de beaux objets porteurs de sens et d'émotion, elle le goûte intensément. Passionnée, entêtée, exigeante et sans doute un peu rebelle, Brigitte Bouchard, on le sent, ira jusqu'au bout d'elle-même.

La suite? Un plan? «Surtout pas! Je pourrais tout vendre demain et devenir apicultrice, dit-elle en riant. Je ne sais pas, même si, en disant ça, je risque de déstabiliser un peu mes auteurs. Je doute toujours, de toute façon, je doute de tout.»

Collaborateur du Devoir

LITTÉRATURE CANADIENNE

Jeunes femmes en déroute

FRÉDÉRIQUE DOYON

Avec son premier recueil de nouvelles, la jeune auteure de Vancouver Nancy Lee frappe au cœur des petites et grandes détresses de la vie de huit femmes sur lesquelles le destin semble s'acharner.

L'une veille son père mourant avec qui elle a entretenu des rapports ambigus, perturbée par le cancer du sein qui lui a ravi une partie de sa féminité et de son sex-appeal; l'autre, amoureuse d'un photo-reporter ambitieux mais gênée de ne pas être à la hauteur, lui préfère un homme à l'apparence rangée et aux comportements sexuels limités.

L'un des récits, *Filles mortes*, évoque sans s'y référer directement la disparition de 62 femmes (et les meurtres d'une douzaine d'entre elles, pour la plupart des prostituées) à Vancouver en 1997. Cette histoire sordide rejaille sur l'ensemble du recueil, qui trace finalement le portrait de femmes ordinaires, mais particulièrement sensibles, qu'un événement ou une suite d'événements font basculer dans une forme de névrose contemporaine.

L'univers est sombre, la vérité, crue, la violence, latente, mais l'auteure ne recherche pas

l'effet comme d'autres écrits trash qu'on trouve de plus en plus souvent sur les rayons. Bien que son écriture soit encore un peu verte, Nancy Lee a l'art de déballer lentement, un à un, les traits psychologiques de ses héroïnes, rarement monolithiques, tout en complexités.

La chape du destin

L'écriture vive, aux phrases courtes, précise et incisive, ne laisse pas d'issue à ces femmes un peu désespérées mais pourtant attachantes, empreintes de mélancolie. La narration à la deuxième personne, utilisée à deux reprises, renforce l'impression d'étouffement. On sent la chape du destin qui étreint les anthéroïnes, destin contre lequel elles s'arc-boutent mais auquel elles finissent toujours par s'abandonner.

Née en Angleterre de parents chinois et indiens, Nancy Lee, 34 ans, a émigré très jeune au Canada. Elle travaille actuellement à son premier roman, à paraître au début de l'année 2007.

Le Devoir

DEAD GIRLS

Nancy Lee
Éditions Bouchet-Chastel
Paris, 2006, 296 pages

ÉCHOS

Finalistes du Prix littéraire des collégiens

Les auteurs finalistes du Prix littéraire des collégiens poursuivent leur tournée des librairies du Québec. Lundi 20 mars, à 19h, le public est invité à rencontrer Michael Delisle (*Le Sort de fille*, Leméac), Christiane Frenette (*Après la nuit rouge*, Borel) et Suzanne Jacob (*Fugueuse*, Borel) à la librairie Olivieri (5219, chemin Côte-des-Neiges). Le moment du dévoilement du lauréat approche. Un jury d'étudiants venus des quatre coins de la province rendra sa décision dans le cadre du Salon du livre de Québec, en avril. Les autres finalistes sont Nicolas Dickner (*Nikolski*, Nota Bene / Alto) et Clara Ness (*Ainsi font-elles toutes, XYZ*). — *Le Devoir*



La fugitive

L'histoire de la femme la plus célèbre du monde.

Un roman de FRANCINE LEMAY
Récipiendaire du prix du Livre élu 2005 (France)



Offert en librairie au prix suggéré de 24,95 \$

« Cet ouvrage est, selon moi, un incontournable pour l'ensemble des lecteurs et lectrices, peu importe leurs croyances. Un roman qui deviendra vite un succès littéraire. »

Denis Lévesque, animateur de l'émission Votre quotidien, CHRM Matane

les éditions
LOUIS MARTIN inc.

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littérature

Mardi 21 mars à 19h00

CRILCO, Délégation générale de la Suisse, Bibliothèque de la Pléiade, Centre de communication écrite et l'AUF

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

Soirée RAMUZ

La question de la langue : Ramuz et Miron

À partir du français classique, Ramuz invente une langue capable de l'exprimer, lui, et d'exprimer aussi le pays qui l'entoure : la langue-geste, avec ses rythmes, ses heurts et toute la dynamique d'un style oralisé. Il réoriente l'aventure romanesque vers le tragique et la réécriture des mythes. Cette façon de concevoir la langue séduira Gaston Miron, qui y puisera une inspiration pour sa propre pratique de la langue.

PARTICIPANTS :

Doris Jakubec, responsable de l'édition des romans de Ramuz dans la Bibliothèque de la Pléiade

Pierre Nepveu, poète et spécialiste de l'œuvre de Gaston Miron (U de M)

Jacques Roman, comédien suisse, lira des textes tirés de romans de Ramuz

ANIMATRICE :
Micheline Cambron
CRILCO, U de M

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Louis Lafrance

Droit humanitaire et guerres déstructurées
L'exemple africain



156 pages, 20 dollars

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

Nouvel arrivage

- Montaigne : *Les Essais*
3 vol. Paris 1725

- Charlevoix :
Histoire de la Nouvelle-France
3 vol. Paris 1744

Pour plus d'information :

514-522-8848 1-888-522-8848
bonheurdooccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.



Essai • 192 p. • 20,95 \$

Jean Lamarre

Au Canada, au moment où la guerre de Sécession tire à sa fin, on pleure ses morts. Mais qui sont ces Canadiens français qui ont risqué leur vie dans une guerre étrangère? Et pourquoi? Quelles expériences ont-ils vécues? Jean Lamarre s'est efforcé de retracer les motivations de ces soldats, leurs difficultés et leurs conditions de vie au front. Il replace aussi cet épisode dans le cadre de la grande migration des Canadiens français vers les États-Unis.

vib éditeur

www.edvib.com

LITTÉRATURE

Cholula, mon amour

Une méditation de Roger Magini sur le temps, le mal, la mémoire et les liens que celle-ci tisse avec l'oubli



Suzanne Giguère

La détonation de la bombe atomique à Hiroshima le 6 août 1945 résonne des premières pages du roman. Simultanément apparaissent et clignotent les images des massacres des Indiens de Cholula (Mexique) durant la conquête espagnole. «*Quand célébrerons-nous la douloureuse victoire de l'homme sur l'inhumain?*» Telle est la question que Roger Magini pose dans *Revoir Nevers*, une méditation sur le temps, le mal, la mémoire et les liens que celle-ci tisse avec l'oubli.

Témoin d'un temps difficilement lisible, désespérant d'un vrai saut de civilisation, le romancier défend l'idée que l'amour est le seul remède valable à l'angoisse et à la désolation. Dans un récit bref et dense, chargé d'ellipses et de silences.

La mémoire et l'oubli

Tous les jours un journaliste se rend sur le zocalo (place centrale) de Cholula. Il s'assoit à la terrasse d'un café de l'Antique Ciudad Sagrada (Cité sacrée) mexicaine pour écrire un article sur «*Hiroshima, 60 ans plus tard*». Il note quelques idées dans son calepin, des considérations sur la mémoire et l'oubli. Parmi ces idées se glissent parfois des

images en noir et blanc d'Hiroshima (les irradiés, les tempêtes de cendre sur le Pacifique) qui contrastent avec celles, colorées, bruisantes et odorantes de Cholula.

Près de la fontaine, des femmes étalent à leurs pieds des huipils (blouses brodées). Sous le porche de l'église une autre vend des arums (plantes). Il y a aussi le kiosque à musique, le marchand de gâteaux secs, l'homme aux ballons, le vendeur de panamas et les immenses voûtes de la galerie de la place qui renvoient l'écho des voix des passants. La précision des détails dans la captation des scènes de la vie quotidienne de la petite ville de province donne au roman un réalisme documentaire.

À Cholula, le temps s'écoule, uniforme. La vie suit son cours paisible. Ici, écrit le journaliste, les massacres de 3000 Cholutèques et les atrocités commises par le Conquistador ont sombré dans l'oubli. «*Il n'y a pas eu de reconstitution ni de film, rien n'a été fait pour que les habitants de Cholula s'en souviennent.*»

Dans une sorte de long travelling littéraire, il passe en revue quelques désastres de son époque. Sur un ton à la fois léger, désinvolte et grave, «*Nous n'irons plus aux bois ma mignonnette [...] À Phnom Penh le Mékong charrie des jonques pleines de crânes extatiques, sous le pont Mirabeau tournent en rond les dépouilles des Algériens égorgés, nous n'irons plus au bois m'amie, jamais plus nous n'irons. Farandoles, farandoles macabres, Plaza de Mayo les mères des disparus argentins sont aphones [...] Je ne saurais jamais si les victimes d'Hiroshima ont prié avant de mourir, quelles prières, à quels dieux adressées, il y a dix ans, ont échoué sur les lèvres des victimes rwandaises?*»

Quelle attitude adopter devant cette cosmographie de la douleur? Le romancier nous plonge dans la conscience écartelée de son personnage. Entre le devoir de mémoire et la tentation d'oublier. Les livres lus nourrissent sa réflexion. Il songe au roman *La Femme des sables* d'Abé Kobo, dans lequel des habitants luttent contre l'ensablement de leur village de crainte d'être enfouis à tout jamais dans le sable, effaçant leurs traces et leur mémoire. Il pense aussi à *Hiroshima, mon amour* de Marguerite Duras, au moment où la femme dit: «*Il faut éviter de penser à ces difficultés que présente le monde quelquefois. Sans ça, il deviendrait tout à fait irrespirable.*»

L'oubli serait donc un mal nécessaire? Tout serait relatif? Et si c'était précisément dans cette relativité que la mémoire se perdait, s'évaporerait?

Roman-archipels

Où retrouver l'homme dans ces lieux, ces débris? Alors que la mort en tant qu'absolu n'intéresse plus personne, où chacun s'est habitué à cette banalité de la mort singulière et plurielle. «*Aujourd'hui Bagdad, et demain, demain quel pays, quelle ville, quels hommes, quelles consciences seront désintégrés, rien ne semble pouvoir mettre un terme aux atrocités, aux horreurs futures.*» Comment refermer les plaies, parvenir à la guérison? Comment construire la paix, la volonté de paix?

Il est impossible que le mal disparaisse, disait Socrate, mais il faut tout faire pour empêcher son triomphe. «*Qu'écrirai-je sur Hiroshima sinon un plaidoyer pour la paix?*» L'histoire nous enseigne qu'il faut miser sur l'improbable. Le pire n'est jamais certain et «*là où croit le péril croit aussi ce qui sauve*», comme le dit Hölderlin. Le journaliste termine son

papier avec ces mots: «*Tout meurt aux portes d'Hiroshima et tout y refléur.*»

Quelle planète paisible pourrait-on encore s'offrir et dans quel jardin enchanté pourrions-nous enfermer nos amours? Dans quelle langue encore pourrions-nous les murmurer? Nadia Gahem posait ces questions dans son roman *La Villa désir* (Guérin littérature) il y a plusieurs années. À sa manière, le personnage masculin de *Revoir Nevers* reformule la même interrogation: «*Où irons-nous mon amour lorsque le monde aura retrouvé sa quiétude?*»

Le romancier poursuit avec *Revoir Nevers*, son neuvième roman, une plongée au cœur de la condition humaine avec ses limites désespérantes, ses illusions, ses espoirs. Il construit un long monologue intérieur où, dans un mouvement de répétitions et de variations, il accumule des images somptueuses, des pensées fugitives, des phrases inachevées, des sensations diluées. Le roman en archipels est aussi un livre sur les livres. Roger Magini y rend un hommage déguisé aux écrivains Marguerite Duras et Abé Kobo.

Fasciné par la culture mexicaine préhispanique, Roger Magini a séjourné plusieurs fois dans ce pays. En novembre 2005, il recevait le Prix de la Société des écrivains francophones d'Amérique pour son roman *Quenamican*.

Collaboratrice du Devoir

REVOIR NEVERS

Roger Magini
La Pleine Lune
Montréal, 2006, 80 pages

ENTREVUE

Jean-Louis Trintignant devant Apollinaire

ODILE TREMBLAY

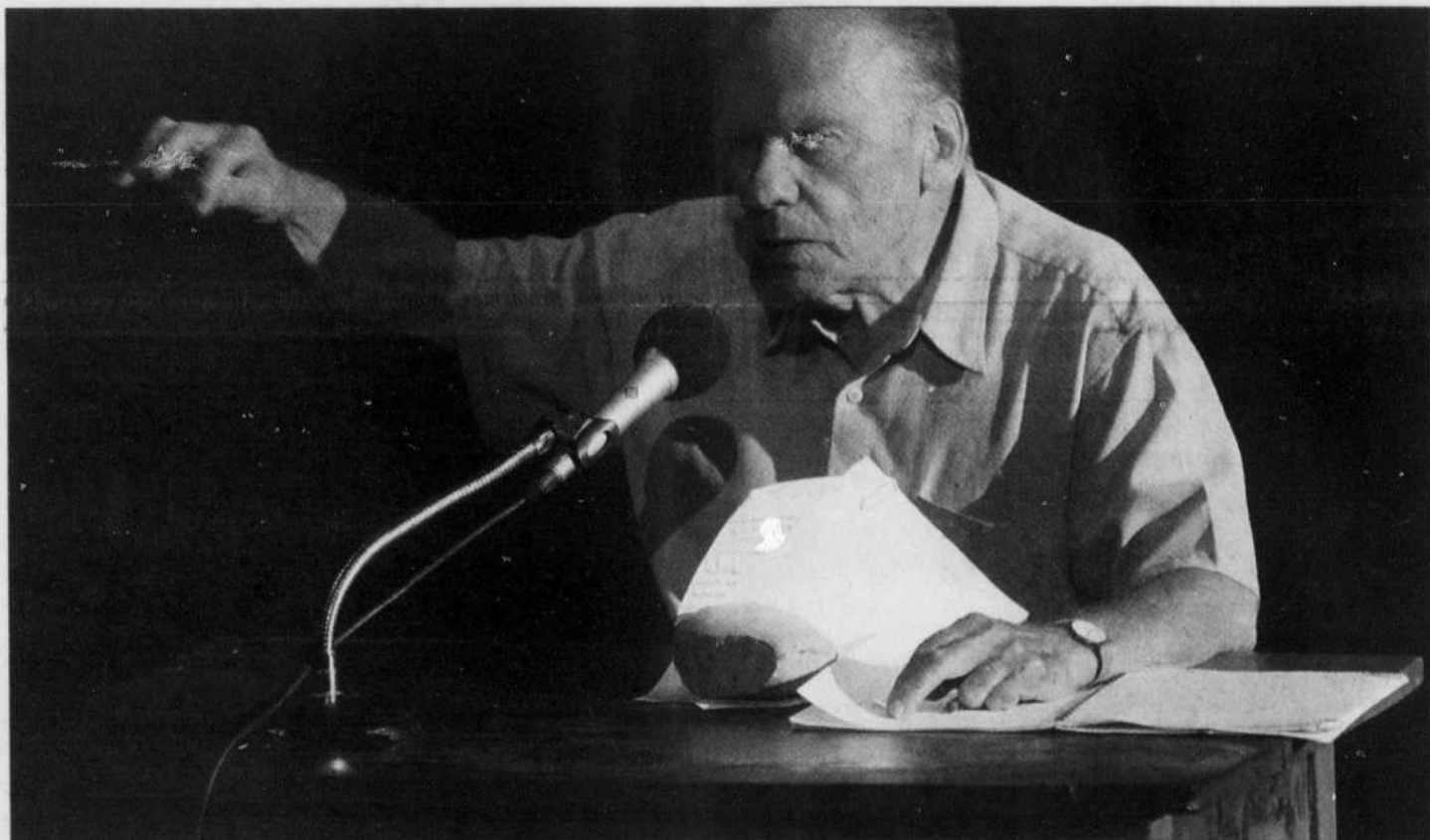
Deux musiciens à l'accordéon et au violoncelle, une table, la voix profonde de l'interprète: tels seront les matériaux de Jean-Louis Trintignant pour aborder l'univers d'Apollinaire à la Cinquième salle de la Place des Arts, du 28 mars au 1^{er} avril: des extraits d'*Alcools*, mais aussi des sulfureux *Poèmes à Lou*.

Le grand comédien français connaît Montréal. Il a déjà trimballé ici son spectacle sur Aragon et affirme trouver le public formidable.

L'ex-amoureux de Brigitte Bardot, le partenaire d'Anouk Aimée dans *Un homme et une femme*, l'acteur aux 130 films dégage aujourd'hui une aura de tragédie. On le dit misanthrope. Au téléphone, il se montre, à vrai dire, charmant.

Il fut un temps où Jean-Louis Trintignant récitait ces mêmes *Poèmes à Lou* à deux voix avec sa fille Marie. Provocant duo entamé à la fin des années 90 sur les scènes parisiennes, poursuivi jusqu'à la mort de Marie. Ces poèmes étaient des lettres de feu envoyées à Louise de Coligny-Chatillon par Apollinaire, alors soldat au front lors de la Grande Guerre, qui brûlait de fantasmes érotiques pour cette dame, assez indifférente à sa flamme.

Presque un siècle plus tard, les Trintignant, père et fille, s'amusaient à se renvoyer la balle des missives à Lou, par amour pour Apollinaire. Est-ce que ça choquait le bourgeois, ce duo érotique père-fille? Non, répond-il. «*C'était érotique par rapport au début du siècle, mais pas trop choquant aujourd'hui. Vous savez, j'ai rencontré Lou à la fin de sa vie, en Suisse, chez un ami poète. C'était une petite vieille un peu grotesque. Quand je lui ai parlé d'Apollinaire, elle m'a répondu: "Ah oui, ce poète. Il était*



Jean-Louis Trintignant en répétition pour son spectacle sur Apollinaire à Avignon

fou. Vous savez qu'il ne s'est à peu près rien passé entre nous...»

Dure réalité du fantasme...

Lorsque le comédien a repris le spectacle sur Apollinaire après la mort de sa fille, en 2003, il a introduit l'enregistrement de la voix disparue de Marie. Mais son petit-fils lui a demandé de la retirer. L'esprit de Marie, dont la mort s'est confondue avec un terrible fait divers, flottait sur le récital, faisant

écran aux mots. «*Moi, ça me touchait énormément d'entendre sa voix. Mais c'était trop racoleur. On ne doit pas imposer ses malheurs aux gens. Ils ont les leurs.*»

Jean-Louis Trintignant est désormais tout seul, au corps à corps avec les mots d'Apollinaire comme avec ses propres fantômes pour ce spectacle-là. Il goûte l'univers du poète depuis cinquante ans, le trimballé dans sa besace. *Alcools* occupe désormais la moitié du spec-

tacle. *Poèmes à Lou* a perdu un peu de terrain.

Moderne Apollinaire qui devait préfigurer le surréalisme avant de mourir de la grippe espagnole, à 38 ans, étoile filante dont la lueur n'a jamais décliné. Mélancolique poète aussi, auteur de *La Chanson du mal aimé*. Son spleen a embrouillardé Paris, Londres, tous les lieux que ses pieds ont foulés. «*Il a surtout chanté les villes, Apollinaire, précise Trintignant. Entre sa poésie gaillar-*

de et sa veine mélancolique, cette dernière m'apparaît plus inspirée. C'est un poète qui respire triste.»

«*Mon beau navire O ma mémoire / avons-nous assez navigué sur une onde mauvaise à boire / avons-nous assez divagué de la belle aube au triste soir.*» C'est tiré d'*Alcools*, le recueil de 1913.

L'acteur de *El Dieu créa la femme*, de Z et de *Ma nuit chez Maud*, lui qui a joué pour Scola, Bertolucci, Godard, Rohmer, Kieslowski et les

autres, tourne le dos au cinéma. Sa dernière apparition au grand écran fut pour Patrice Chéreau, dans *Cœur qui m'aiment prendront le train*, il y a dix ans déjà. «*Dans la vie, il faut choisir. Le cinéma, c'est parfois très bien, mais ça demeure un art en conserve. Au théâtre, on voit des choses qui n'auraient lieu qu'une fois. Je pense qu'à partir du moment où un acteur est enregistré, il perd un peu de son âme; les chanteurs et les musiciens aussi, qui idéalement ne devraient pas enregistrer mais chanter devant le public. Une vision un peu utopique, je sais.*»

Trintignant ajoute que peut-être il jouera quand même dans un film pour la télé. «*Une proposition m'intéresse. C'est curieux, ça ne ressemble pas vraiment à un film.*» Sinon, le public parisien l'a vu dernièrement au théâtre dans *Moins deux*, une pièce de Samuel Benchetrit, qui fut le compagnon de sa fille Marie, en reprise à l'automne. Il vient aussi tout juste de monter un spectacle tiré du *Journal de Jules Renard*.

Son récital d'Apollinaire, Jean-Louis Trintignant l'a présenté au Festival d'Avignon, dans la cour d'honneur, devant 2000 personnes en juillet dernier. «*Il y avait tellement de vent, j'ai fermé le livre dont les pages bruisaient et récitai de mémoire. Mais ce fut une expérience magique. Le public avait du génie dans cette belle nuit d'été.*»

Cette vogue des récitals de poésie qui roule depuis une quinzaine d'années, Trintignant estime qu'elle colle à une véritable évolution du public, qui retourne à l'essentiel. Après le Québec, il exportera son spectacle sur Apollinaire en Grèce, sans être trop certain du bien-fondé de l'initiative. «*Il y aura un système de sous-titrages électroniques. Alors que la poésie ne se traduit pas.*»

Le Devoir

ROMAN HISTORIQUE

Napoléon sur le Saint-Laurent

MICHEL LAPIERRE

L'an dernier, la Grande-Bretagne célébrait le bicentenaire de la victoire de Trafalgar, qui lui avait assuré pour longtemps

l'empire des mers, et la France, plus discrètement, celui de la victoire d'Austerlitz, qui avait permis à Napoléon de se croire le maître de l'Europe. Mais le Québec oubliait qu'un brave habitant de Saint-Constant avait en 1805 rêvé de géopolitique avant la lettre...

Jean-Baptiste Noreau avait gagné New York et s'était embarqué pour la France afin de remettre à Napoléon une pétition dans laquelle douze Canadiens avaient demandé à l'Empereur de les aider à «*secouer le joug des Anglais*».

Denis Robitaille n'a pas eu besoin de rapporter cette anecdote dans son roman historique *Une nuit, un capitaine*, consacré à un natif de Bordeaux: Pierre Cotté (1800-

1882), très jeune marin des forces napoléoniennes en 1814, devenu plus tard capitaine d'un bateau à vapeur sur le Saint-Laurent. Il nous fait sentir à merveille les tensions politiques de l'époque sans que transparaissent sa prodigieuse érudition.

Ce n'est certes pas pour plaire aux Anglais qu'en 1857 Pierre, débarqué clandestinement à Québec une trentaine d'années plus tôt, est capitaine d'un navire construit dans le chantier d'Augustin Cantin et baptisé le *Napoléon*. Dans sa cabine trône le portrait équestre de l'Empereur.

Plus que le bateau à vapeur, propriété de Jacques-Félix Sincennes et de ses associés, c'est le fantôme conquérant

de Napoléon qui vogue sur le fleuve en direction de Montréal. Quel symbole! Robitaille ne l'exploite pas. Il se méfie sans doute du symbolisme fascinant mais risqué de la littérature sérieuse. Mais on ne peut

que louer la sobriété efficace de son style et de son art de raconter.

En même temps que le *Napoléon*, un navire rival, très britannique celui-là, file vers Montréal, ville dont il porte le nom. Son capitaine, John Charles Rudolph, se fait un point d'honneur de dépasser le bateau de Pierre. Il surchauffe les chaudières: un incendie éclate sur le navire. Plus de 250 personnes périssent, surtout des immigrants écossais. Pierre recueille les rescapés sur le *Napoléon*.

En venir à sauver la malheureuse piétaille de l'Empire britannique après avoir été bagnard sous la férule de cet empire et s'être enfui en 1825 d'un navire anglais accosté à Québec! Que de chemins Pierre a parcourus!

Avant de devenir par désaveu pirate au large des Antilles en 1823 et de se faire arrêter par les Britanniques, le Français, inspiré par le côté moderne de Napoléon, avait, en tant que corsaire, tenté de servir la cause de la révolution en Amérique latine. Marié à une Charland de Grondines, il est maintenant marin d'eau douce et phi-

lanthrope sur le Saint-Laurent!

Denis Robitaille ne semble pas s'être aperçu que, sur le navire de Pierre, le fantôme de Napoléon, malgré un détestable césarisme,

cache dans une légende syncrétiste les cendres encore brûlantes de la Révolution.

Collaborateur du Devoir

UNE NUIT, UN CAPITAIN

Denis Robitaille
Fides
Montréal, 2005, 368 pages

L'HEXAGONE

www.edhexagone.com

L'Inoubliable

Chronique II

Fernand Ouellette

Poésie • 280 p. • 25,95 \$

«*Au début de 2003, j'écrivais le premier poème qui devait me plonger dans une expérience d'écriture, incomparable même aux Heures. [...] Le défi de maintenir un sens, une cohérence, une poétique en l'enracinant dans la matière du monde m'entraîna dans une aventure unique. L'Inoubliable. Chronique II est la deuxième démarche de ce parcours.*»

Fernand Ouellette

L'auteur dédicacera son livre après un entretien organisé par la Maison de la poésie de Montréal, à l'occasion de «*Paroles sous le signe de l'amitié*».

le dimanche 19 mars, à 15 h, à la maison de la culture Plateau-Mont-Royal, située au 465, avenue du Mont-Royal Est, à Montréal.



LITTÉRATURE

Voyage au Portugal avec deux inspecteurs de police



Louis Hamelin

Les Anglo-Américains abordent la littérature avec un esprit de sérieux tout à fait remarquable. On peut être épaté par leur énergie, captivé par leurs intrigues. Mais pour la franche rigolade, la liberté fantaisiste, un peu de carnavalesque et de folle magie, mieux vaut, actuellement, tourner ses regards ailleurs. Je m'ennuie parfois, en les lisant, de Vonnegut Jr. et de ce complet crétin de Kilgore Trout, du bon vieux Billy Pellerin d'*Abattoir 5* et de *La Pêche à la truite en Amérique* (qui, en dépit des apparences, n'est pas seulement le titre d'un livre de Richard Brautigan, mais aussi le nom de son improbable protagoniste...). Ce constat de platitude foncière (où l'exploit technique et l'efficacité triste du *business* semblent primer sur la pure jouissance langagière), Luis Sepulveda et son copain Mario Delgado-Aparain donnent l'impression de le partager dans l'inénarrable glossaire sur lequel s'ouvre leur récent livre écrit à quatre mains. Voir, par exemple, la définition qu'ils proposent à l'entrée «Amérique» (et en passant, merci pour le coup de chapeau): «[...] divisée en trois parties: le Nord, assez ennuyeux malgré les efforts de la francophonie au Canada et la constance de Ruben Blades un peu plus bas; le sud du Rio Bravo, territoire rendu célèbre par les pérégrinations, aventures et mésaventures des jumeaux Grim; et le territoire antarctique, une région peu propice aux célébrations du carnaval ou d'Halloween.»

Peut-être pas exactement le meilleur endroit

pour passer l'Halloween, en effet, et pourtant, ce que les deux compères, pour mieux frapper les imaginations, appellent ici l'Antarctique et que les géographes baptisent plus prudemment Terre de Feu et Patagonie, s'anime sous leurs plumes d'une joie créatrice et d'un plaisir d'invention capables, en cette fin d'hiver, de vous recréer le canayen jusque dans sa toundra natale. Indispensable Sepulveda, sans les livres duquel jamais ne nous viendrait l'idée à première vue saugrenue que les deux extrémités de ce continent se répondent et que, entre habitants des lisières désolées des calottes de ce monde, on peut se comprendre.

Livre écrit à quatre mains, mais aussi, de toute évidence, à deux rates bien diluées. La verve parodique est ici de mise et l'exercice atteint parfois des sommets de complexité aux limites du cabotage, au risque de perdre de vue le sujet principal et prétexte de départ: les rapports entre culture et connaissance, érudition et traditions populaires. On connaît déjà l'importance du folklore musical (tango et milongas, entre autres) chez un écrivain comme Borges, que personne n'oserait taxer de frivolité. À travers la correspondance fictive et volontiers délirante d'un sympathique tandem de grands hommes de province, esprits supérieurs dont la rencontre, au milieu de cette nature hostile des confins du monde civilisé, relève un peu du miracle, le Chilien Sepulveda et son voisin d'outre-Rio del Plata nous proposent pour leur part de découvrir les payadores, sorte de troubadours de la pampa dont les jumeaux Grim sont, si l'on peut dire, les dignes représentants.

Annoncé dès l'introduction bidon, le contenu ne permet aucun doute sur la démarche poursuivie par les auteurs de cette farce savante: «Textes objectifs sur la biologie du payador, histoires de leurs pratiques sexuelles à travers les âges, traités neuro-psychiatriques concernant les payadores

pourchassés [...] et autres sujets similaires font partie d'une interminable thématique autour de cet art éminemment solitaire et volatil.» Volatil, le rire du lecteur l'est tout autant. Passé une certaine limite, l'accumulation des effets dus à la redoutable grandiloquence de ces Laurel et Hardy de la musicologie populaire finit par lasser. Dommage. Comme si l'auteur et son *straight man*, tout à leur numéro, nous avaient perdus quelque part en chemin. Mais qu'importe, quand les applaudissements, on se les donne sur les cuisines.

Livre écrit à quatre mains, mais aussi, de toute évidence, à deux rates bien diluées

Je n'ai pas grand-chose à dire des *Deux eaux de la mer*, du Portugais Francisco José Viegas. Parce que c'est trop bon. Parce que les hommes y font trop bien la cuisine. Et parce que, comme homme dans la mi-quarantaine qui se pose des questions, ce livre me concerne un peu trop. Je connaissais la mélancolie, la nostalgie, mais pas encore la saudade, cette «faim singulière, [ce] froid dans le cœur» qui en constitue la version lusitanienne. Et comme la nécessaire distanciation critique me fait soudain défaut, je préfère m'effacer devant l'auteur, faire place à la lente houle de ses phrases et donner la parole à deux flics qui, pour être philosophes sur les bords, épicuriens par principe et pince-sans-rire de génie, n'en connaissent pas moins toutes les peurs de la nuit. «*Délivre-nous de la mort*, dit-il, *délivre-nous du rendez-vous chez le dentiste, délivre-nous des nuits d'été où nous nous endormons en n'aimant pas ce que nous avons et en désirant toujours autre chose. Tu voudras toujours autre chose, une chose plus belle, mais certains te diront que ce n'est jamais elle qui vient au jour.*»

Bref, il y a le corps d'une jeune femme que rejette la mer des Açores, le corps d'un homme plus âgé traversé au même moment de trois

balles de .22 à plusieurs centaines de kilomètres de là et, entre les deux, l'océan du temps qui passe et des policiers qui mènent leur enquête, non pour classer encore un dossier mais pour tenter de comprendre ce que les corps ont à nous dire de précieux et de fragile.

Je n'ai jamais lu Montalban, mais je me demande, en refermant ce beau et grave polar, par quel mystérieux pouvoir la péninsule ibérique peut engendrer des flics aussi attentifs aux raffinements de la cuisine, aux courants souterrains qui agitent nos sens et les existences de nos semblables et aux déconcertants détours de la volonté féminine. Des flics qui promettent de faire de l'exercice et d'arrêter de fumer, même si «*le plaisir [...] constitue l'un des derniers refuges de l'homme civilisé, s'il est théâtralisé et partagé dans la recherche d'un sens qui ne soit pas tari dès sa simple réalisation.*» Des flics à qui il arrive de rêver la vérité et de vouloir changer de vie. Des pas-vite sur la gâchette qui finissent quand même par trouver leur homme, leur femme. À défaut d'une explication. «[...] il devait rechercher quelque chose. Je ne sais pas. Ça vous est déjà arrivé un truc comme ça? Rechercher quelque chose?» Coupable...

Collaborateur du Devoir

LES PIRES CONTES DES FRÈRES GRIM

Mario Delgado-Aparain et Luis Sepulveda
Traduit de l'espagnol par Bertille Hausberg
et René Solis
Métailié
Paris, 2005, 189 pages

LES DEUX EAUX DE LA MER

Francisco José Viegas
Traduit du portugais par Séverine Rosset
Albin Michel
Paris, 2005, 414 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Observateurs du vivant

GUYLAINE MASSOUTRE

Antoine Volodine, écrivain des esprits errant dans le noir, s'enfoncé dans le pire. Il n'avait pas assez de sa pratique des «*narrats*», «*instantanés romanesques*», disait-il, disons brèves ruminations imagées sur des mondes hypothétiques. Le voici de retour avec des «entrevoit», sous-titre d'un genre nécessairement cauchemardesque et perle d'imagination chez un écrivain, adolescent éternel, récalcitrant au monde. L'objet désigné s'intitule *Nos animaux préférés*.

Qu'est-ce que cette mystifiante «entrevoit»? Les à-côtés les plus bizarroïdes d'une Shaggâ. Entendez, sous ce terme remâché par Volodine, une de ces épopées nordiques dans lesquelles «un narrateur paraît revenir sur les lieux dévastés où, des siècles plus tôt, son martyre s'est déroulé». On croirait revoir *Court serpent* de Bernard du Boucheron. Mais d'autres influences disent l'ambiance de fin du monde, de désert glacé, de duel à mort et de cruauté des oiseaux de malheur qui hantent l'épopée.

Vous trouverez ses commentaires pseudo-critiques au cœur de l'ouvrage, entre une douzaine de contes d'animaux aussi cruels que fascinants. Eric Chevillard se plaignait, dans *L'aujourd'hui du roman* (Cécile Defaut, 2005), que «le roman ne s'intéresse guère aux ani-

maux»? C'est chose comblée chez Volodine. «*Ni hyène ni criquet ni hérisson ni poulpe*», dit Chevillard, auteur de Crab et du romancier-hérisson. Faux! Volodine nous donne l'éléphant, le roi du varech, la sole, et j'en passe de moins définis.

Rois de surface

Volodine aime ce qui est noir, enfermé, prisonnier, terrorisant. Rire, humour noir, pessimisme vont chez lui de pair avec le son de «la voix des héros post-exotiques», tous figures de l'autre, abominable, impur, assez hybride pour générer de catastrophiques confusions. Aucun réalisme ne l'embarrasse. Il vous tient par le conte, par sa désopilante promptitude à préférer l'envers au visible, donc, comme si c'était logique, la «*ruminant onirique et active sur la défaite et le passé*». On découvre un tohu-bohu silencieux. C'est fabuleux.

Volodine ne disserte pas sur son cas, il s'enfoncé dedans. Pire, pour un théoricien approximativement abstrait, sa prose synopée et gothique, d'une éternelle adolescence jubilatoire, dessine un paysage onirique — «un ciel péniblement infini» — sur lequel planent des ailes de destruction massive, qui ne sont pas sans évoquer, avec une douloureuse poésie, les pires travers de notre grossière espèce.

Répondant au vœu de Chevillard, il existe bel et bien un univers de fiction qui s'intéresse à



Antoine Volodine

autre chose qu'un drame psychosocial du bipède. Avec Volodine, c'est le Michaux de *Grande Garabagne* qui revient, enligné de quelques couches de marée noire. L'imagination d'un tel romancier ne bute pas sur la fin des utopies: «*Il reprend et partage ce que contiennent en germe les textes des vociférateurs emprisonnés: une rêverie susceptible de briser encore ça et là le réel, l'ineffable réel de la marchandise et de la guerre; un territoire d'exil, une parole chamane.*» Reste à savoir si ce sont les animaux qui fermeront le bal.

En sols secs

Après une telle lecture, le *Livre des déserts* ressemble à une fraîche oasis. Toute aridité s'avère relative! On ne devinerait pas, sans l'aimable sélection de ces itinéraires scientifiques, littéraires et spirituels, que le sujet soit aussi riche de diversité et de création. On croit tout savoir des déserts de dunes et de steppes, du Sahara à l'Asie centrale, quand on a dit qu'ils constituent l'habitat naturel des nomades. Mais savez-vous qu'un tiers de la population mondiale vit sur des terres arides?

Il y a les régions polaires, semi-arides et montagnardes. Quelle civilisation n'y a pas mis le pied, pour la traverser en conquérante, faire de son étendue un sujet d'exploit physique, de retraite, de contemplation ou de recherche? Rêver du désert, nous disent les anthropologues, est une panacée de l'imaginaire occidental. C'est à croire, quand tant de spécialistes de ce premier ouvrage interdisciplinaire portant sur les étendues minérales témoignent à leur tour d'une fascination savante.

2006 est l'année des déserts de la planète, décrétée par l'UNESCO. Géographes, météorologues, géologues, biologistes, ethnologues, mais aussi philosophes et théologues, poètes et historiens d'art, tous participent à l'expansion de notre planète en ces lieux hostiles. Ils nous rappellent que la grande sécheresse qui croît sur les continents, faute d'un souci écologique raisonné, nous amènera, si on veut bien lire, des perspectives dans lesquelles la vie, raréfiée, continue dans ce que les mystiques ont appelé, par excellence, «l'épreuve et la tentation». Pour l'heure, lire ce *Livre des déserts*, conduit par Bruno Doucet, directeur des Éditions Seghers, ses 103 auteurs et ses 15 collaborateurs rédacteurs, ouvre assurément ce que Gide appelait joliment «le lyrisme de la déambulation».

Collaboratrice du Devoir

NOS ANIMAUX PRÉFÉRÉS

Antoine Volodine
Le Seuil
Paris, 2006, 154 pages

LE LIVRE DES DÉSERTS

Sous la direction
de Bruno Doucet
Robert Laffont, «Bouquins»
Paris, 2006, 1231 pages

DÉLICES DE LIRE
DÉLIRES DE DIRE

LECTURE,
CONTE, POÉSIE
—
DES MOTS QUI
FONDENT DANS
LA BOUCHE

ET LEURS ILLUSTRES INVITÉS
Natasha BEAULIEU
Bertrand LAVERDURE

LE JEUDI 23 MARS À 19H30

AU PHARAON LOUNGE

139 RUE ST-PAUL OUEST

(514) 843-4779

ENTRÉE: 7\$

Surveillez notre site Web pour
tout savoir sur nos prochains événements:

les Productions
Cormoran
<http://productions-cormoran.ca>

LA PETITE CHRONIQUE

Correspondance
privée

Gilles Archambault

Dans un monde de l'édition dont on dit, non sans raison, que la surenchère commerciale est devenue la règle, il peut paraître étonnant que l'on publie ces *Lettres à Sonia* de Raymond Guérin.

Qui connaît Raymond Guérin en 2006? C'est un auteur depuis longtemps oublié, au reste peu connu de son vivant, dont les livres méritent toutefois d'être lus. Contemporain d'Henri Calet, avec lequel il a correspondu, il a publié par exemple *L'Apprenti*, qui relate son expérience de garçon de restaurant, ou encore *Les Poulpes*, compte rendu à peine romancé de son expérience des camps pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Son entrée en littérature, il la doit à *Zobani*, roman par lettres. Toute l'œuvre de Guérin tourne autour de la correspondance et du journal intime.

Ces *Lettres à Sonia* s'échelonnent de 1939 à 1943. Six mois de vie militaire suivis de plus de trois ans de captivité.

Sonia Benjacob, la destinataire des lettres, était une compagne qui deviendra sa femme à la fin des hostilités. Juive, elle vit ces années d'ignominie dans la détresse.

Y a-t-il pour nous un intérêt à parcourir ces lettres non destinées à la publication? Il me semble qu'il faille répondre par l'affirmative.

De quoi parle Raymond Guérin dans cette correspondance? Soldat, puis prisonnier, il se plaint avec raison de la liberté qui lui est enlevée. Il réclame sans cesse. Des denrées alimentaires, mais aussi des livres. Les colis à recevoir, voilà ce qui le hante.

Trop intelligent pour s'imaginer que les Allemands sont automatiquement des ennemis, il n'est pas de ceux qui se félicitent aisément d'avoir descendu un pauvre diable qui a revêtu, peut-être de force, un uniforme.

Écrivant à la femme aimée, il fait état de l'amour qu'il a pour elle, évoque sans arrêt des projets d'écriture, commente ses lectures, vitupère la bêtise sous toutes ses formes. Comme le rappelle Maurice Nadeau dans *Grâces leur soient rendues*, le stalg a été pour Guérin «le milieu pestilentiel où l'individu se laisse aller à toutes les défaillances et voit sa vie se réduire aux fonctions élémentaires, génératrices elles-mêmes de comportements anormaux». Pour nous qui avons lu Primo Levi, dont l'expérience concentrationnaire a été autrement plus atroce, la valeur du témoignage se situe dans le cri d'un auteur empêché de vivre et d'écrire.

Il faut aussi dire que notre auteur n'est peut-être pas un homme vers qui on se tourne facilement. Il peut arriver qu'en cours de lecture, on oublie que l'auteur des lettres à la personne aimée est un prisonnier. D'accord, il réclame des colis, supplie qu'on lui envoie les dernières parutions, se plaint de la bêtise qui l'entoure, mais il a réagi surtout comme un écrivain.

Comme un écrivain empêché. Il s'inquiète de ses manuscrits, les rumeurs du monde littéraire sous l'Occupation lui parviennent malgré tout. Il se désespère de ne pas y participer pour revendiquer, protester, chasser ceux qu'il appelle «les imbéciles». Il écrit sans cesse, il sait que sa vie se gaspille, que son trait obligé de la vie active est un vol. On lui enlève sa raison d'être.

Tel est l'intérêt de ces lettres qui pourront être lues par des gens qui ne connaîtraient rien de l'œuvre de leur signataire.

Collaborateur du Devoir

LETTRES À SONIA

1939-1945
Raymond Guérin
Gallimard
«Les inédits de Doucet»
Paris, 2005, 347 pages

ÉCHOS

Livres anciens

Le salon annuel du livre ancien de Westmount se tient ce dimanche au Selwyn House School, situé au 95 de la côte Saint-Antoine à Westmount, de 10h à 17h. Le prix d'admission est de 2\$. On peut se tenir informé des activités du monde du livre ancien en consultant le site www.bibliopolis.net. — *Le Devoir*

Politique
et littérature
en revue

Le dernier numéro des cahiers littéraires *Contre-jour* présente un intéressant dossier qui se propose de réfléchir, à travers des analyses d'œuvres québécoises ou étrangères, aux différentes manières dont la littérature peut «faire de la politique». Un entretien inédit avec le philosophe français Jacques Rancière, auteur, entre autres, de *La Chair des mots: politique de l'écriture* (Gallimard, 1998), dont la pensée sur la question des rapports entre l'esthétique et la

politique apparaît comme l'une des plus riches (entre autres à travers le concept de «littérarité»), constitue le noyau dur de ce numéro. Avec notamment des textes consacrés à Hubert Aquin et à Walter Benjamin. En plus: une rencontre avec le cinéaste Bernard Émond à propos de son film *La Neuvaïne*. (Contre-jour, numéro 8, hiver 2005-06) — *Le Devoir*

Rencontre avec
Didier Daeninckx

Dans le cadre de la Semaine d'action contre le racisme, Stanley Péan rencontre l'auteur de polars Didier Daeninckx ce samedi à 15h à la librairie Gallimard (3700, boulevard Saint-Laurent), à Montréal. L'écrivain engagé a signé plus d'une quarantaine de romans et de recueils de nouvelles, dont la plupart des intrigues à l'humour noir sont ancrées dans la réalité sociale et politique. Il dirige le quotidien en ligne d'information *amnistia.net*. Il a reçu entre autres le Grand Prix de littérature policière et le prix Goncourt du livre de jeunesse. — *Le Devoir*

Montréal
capitale mondiale

du livre
2005
2006

MONTREAL
À LIVRE OUVERTCIRCUIT DE DÉCOUVERTE URBAINE
SUR L'HISTOIRE DU LIVRE ET
DE LA LECTURE À MONTRÉAL

UNE OCCASION UNIQUE DE DÉCOUVRIR
LE PATRIMOINE LITTÉRAIRE MONTRÉALAIS

PROCHAINS
CIRCUITS

> Samedi 25 mars
de 9 h 30 à 13 h

> Samedi 8 avril
de 9 h 30 à 13 h

> Samedi 1^{er} avril
de 9 h 30 à 13 h

> Samedi 15 avril
de 9 h 30 à 13 h

Réservation obligatoire
au Collectif L'autre Montréal

Information : www.autremontreal.com
Réservation : (514) 521-7802
Prix du billet : 5,00 \$

mcml.canoe.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Les médias et la question nationale



Louis Cornellier

Patrick Bourgeois, fondateur du journal indépendantiste *Le Québécois*, est un ardent militant souverainiste. Dans les six derniers mois, en plus de rédiger plusieurs textes pour son journal et pour son site Internet, il a publié deux essais-chocs. *We Are Québécois when ça nous arrange* se voulait une charge à fond de train contre certains Québécois bilingues et biculturels (Justin Trudeau, Ben Mulroney, Yann Martel, Jean Charest, Paul Martin, Alain Dubuc) qui collaborent avec «l'ennemi» en s'adonnant à la propagande fédéraliste.

Plus substantiel, *Nos ennemis, les médias* proposait une petite enquête maison sur le biais fédéraliste des grands quotidiens québécois. À partir d'une analyse, intéressante mais pas tout à fait rigoureuse, des textes publiés dans quelques-uns de ces journaux pendant la campagne référendaire de 1995, Bourgeois concluait à la «désinformation canadienne». Le caractère fédéraliste des journaux du groupe Gesca, écrivait-il, ne fait pas de doute, les quotidiens du groupe Québecor ne sont obsédés que par la rentabilité et *Le Devoir*, qui offre une couverture équilibrée de la question nationale, ne serait plus vraiment indépendantiste. Aussi, compte tenu «de l'impact politique qu'ont les médias [...] sur le combat pour la liberté que nous menons, nous les indépendantistes», écrit Bourgeois, il faut donc conclure à un déficit démocratique.

Le Manifeste lucide pour la fin de l'hégémonie fédéraliste sur l'information, que publient maintenant les Éditions du Québécois, reprend pour l'essentiel cet

te thèse. Rédigé par Bourgeois et son collègue Pierre-Luc Bégin, et cosigné, entre autres, par des militants indépendantistes bien connus — Victor-Lévy Beaulieu, Pierre Falardeau, Andrée Ferretti, Claude Jasmin, Jean-Marc Léger, Yves Michaud et Yves Rocheleau, pour n'en nommer que quelques-uns —, ce manifeste s'en prend à la concentration de la presse, essentiellement entre des mains fédéralistes, et en appelle à trois solutions: la mise sur pied, par le mouvement indépendantiste, d'une Commission sur la concentration de la presse, la création d'un Observatoire des médias et la transformation de Télé-Québec «en véritable entreprise d'information qui informerait honnêtement les Québécois».

Dans un avant-propos qui ne fait pas dans la dentelle, Bourgeois réitère que «l'organisation du Québécois est plus fermement que jamais engagée dans un processus d'opposition musclée avec les médias du Québec», que «tous nos médias ne sont qu'autant d'organes de propagande» et qu'il est temps d'en finir avec cette «censure».

Peut-on vraiment donner raison à Bourgeois et à ses camarades de combat quand ils affirment que «le mouvement indépendantiste est bafoué dans ses droits par les principales entreprises de presse du Québec»? Au sujet du problème de la concentration de la presse au Québec, difficile de les contredire. La mainmise du groupe fédéraliste Gesca sur sept des dix quotidiens francophones du Québec engendre en effet un sérieux problème démocratique. C'est d'ailleurs ce groupe qui constitue la cible principale de Bourgeois et compagnie. Cela, pour autant, ne justifie pas toutes les outrances accusatrices du militant.

Opinion et information

On souhaiterait, par exemple, que ses analyses distinguent ce qui relève de l'information de ce qui relève de l'opinion. Que la ligne éditoriale du groupe Gesca soit fédéraliste, cela est bien connu. Peut-

on pour autant en tirer la conclusion que l'information offerte par les quotidiens de ce groupe relève de la propagande? Dans le cas de *La Presse*, en tout cas, et pour parler de ce que l'on connaît, l'accusation semble un peu grosse et par trop générale. Au passage, d'ailleurs, et pour revenir dans le domaine de l'opinion, Bourgeois oublie de mentionner que Pierre Foglia et Réjean Tremblay ont souvent pris position en faveur de la souveraineté. Cela, bien sûr, ne suffit pas à rétablir l'équilibre éditorial, mais il faut au moins le souligner.

En ce qui concerne *Le Journal de Montréal*, on peut, évidemment, déplorer son approche principalement commerciale, mais on ne peut faire abstraction du fait qu'il donne aussi à lire, ce que Bourgeois reconnaît, les chroniques de Franco Nuovo et de Lise Payette, deux souverainistes affichés, et celles de Joseph Facal, dont le militant ne parle pas. Sheila Copps, Yves Séguin (plutôt modéré, tout de même) et Nathalie Elgrably y figurent aussi, bien sûr, mais la présence des premiers nous empêche de conclure au caractère propagandiste fédéraliste de ce quotidien.

Les souverainistes les plus pressés aimeraient bien que *Le Devoir* privilégie une ligne éditoriale plus radicale, mais ils doivent reconnaître que ce quotidien indépendant, sur la question nationale, n'a pas démérité. En 1995, il a clairement pris position en faveur du OUI et, lors de toutes les élections subséquentes, il a appuyé le Parti québécois ou le Bloc québécois. Deux de ses chroniqueurs-vedettes, Michel Venne et Christian Rioux, sont ouvertement souverainistes et cette chronique, à l'occasion, ne se prive pas non plus de s'exprimer en ce sens.

Le cas de Radio-Canada est, quant à lui, moins évident. Les affaires Lester (aujourd'hui à TQS) et Parenteau ne plaident pas en sa faveur, mais il faudrait être prudent avant d'accuser cette institution, dans sa version québécoise, de tous les torts. Présente-t-elle des points de vue équilibrés sur la question nationa-

le? Une analyse rigoureuse pourrait nous le dire, mais on ne peut nier le fait que, à la radio surtout, elle donne souvent la parole à des souverainistes (de même qu'à des fédéralistes, bien entendu).

Bourgeois, d'ailleurs, n'aide pas sa cause quand il formule des exagérations comme celle qui veut que Pierre Falardeau ait «toutes les difficultés du monde à percer le filtre médiatique». Récemment, on a vu ce dernier, deux fois plutôt qu'une, sur le plateau de *Tout le monde en parle*, aux *Franc-tireurs* à Télé-Québec et, à quelques reprises, aux débats du *Grand Journal* à TQS. On l'a entendu, à la radio de Radio-Canada, en virile discussion avec Pierre Foglia. Il y a quelques années, la Chaîne culturelle de Radio-Canada a même mis en ondes une de ses dramatiques dans laquelle il s'en prenait avec hargne aux fonctionnaires de Téléfilm Canada.

Bourgeois, donc, beurre épais, et cela ne sert pas toujours bien sa thèse. Même la critique de *L'Action nationale* (février 2006) soulignait que ces exagérations nuisent à un propos qui, par ailleurs, soulève souvent de réels problèmes démocratiques, particulièrement, répétons-le, celui de la concentration de la presse, qui constitue l'enjeu principal de ce débat.

louiscornellier@parroinfo.net

NOS ENNEMIS, LES MÉDIAS

PETIT GUIDE POUR COMPRENDRE

LA DÉSINFORMATION CANADIENNE

Patrick Bourgeois

MANIFESTE LUCIDE POUR LA FIN DE L'HÉGÉMONIE FÉDÉRALISTE SUR L'INFORMATION

Patrick Bourgeois et Pierre-Luc Bégin

Les Éditions du Québécois

Québec, respectivement 2005 et 2006,

216 et 104 pages

S O C I O L O G I E

Du temps du soupçon au culte des diasporas

ROBERT COMEAU

Deux sociologues nous proposent une réflexion approfondie sur ces peuples «bousculés par l'histoire», ces minorités nationales dispersées le plus souvent à la suite d'un désastre et qui ont gardé cette volonté de durer en transmettant un héritage culturel et linguistique. En 1991, G. Chaliand et J. P. Rageau, dans un *Atlas des diasporas* qui ouvrait la voie dans un domaine longtemps négligé, avaient tracé les migrations d'une douzaine de peuples pouvant être tenus pour diasporiques: Juifs, Arméniens, Tsiganes, Noirs, Chinois, Indiens, Irlandais, Grecs, Libanais, Palestiniens, Vietnamiens et Coréens. Ils reconnaissent s'en être tenus aux seules grandes diasporas.

Depuis, le terme «diaspora» a connu une véritable inflation dans la vie publique et intellectuelle, comme en témoigne l'importante bibliographie sur ce sujet à laquelle nos auteurs font référence tout au long de leur ouvrage. Son attrait a grandi avec les interrogations nées de la mondialisation. Elles constatent que les diasporas sont devenues l'objet d'un véritable cul-

te. Elles tentent de comprendre «pourquoi ce modèle s'étend [...] aujourd'hui à tous les peuples dispersés». «Comment en est-il venu à désigner toutes les revendications identitaires, des cultures régionales aux pratiques religieuses, des modes de vie aux modalités sociales?» Sa signification a changé; un seul exemple: on parle même de «diaspora homosexuelle» dans le monde intellectuel et militant anglophone. En fait, ce modèle de la diaspora permet de faire entendre certaines revendications dans l'opinion publique internationale. Les peuples en diaspora se sont multipliés; pour n'en citer que quelques-uns: les Basques, les Roumains, les Américains, les Sikhs, les Turcs, les Kurdes, les Afghans.

La diaspora est devenue un enjeu politique pour les peuples en quête de liberté et de reconnaissance, si bien qu'il semble qu'on assiste à une concurrence des diasporas, comme il existe une «concurrence des victimes». Aujourd'hui, on utilise ce terme pour qualifier tant des immigrants économiques que des réfugiés politiques, le concept s'est vidé de toute compréhension. Depuis la fin des années soixante-dix, avec

le développement des études sur les groupes ethniques et l'engouement pour le multiculturalisme, d'abord en Amérique du Nord puis en Europe, la bienveillance avec laquelle les chercheurs considèrent les nouvelles formes de marginalité et de métissage a contribué à l'extension de cette notion. L'air du temps valorise tout ce qui est minoritaire, différent, marginal et métissé.

Constat réaliste

Bordes-Benayoun et Schnapper constatent que cette ferveur dont les diasporas sont l'objet manifeste l'esprit de notre temps: elle incarne «une expérience vécue et réussie du monde transnational». L'homme de la diaspora est captivant, comme le montre la littérature de l'exil, car «il exprime la fidélité à soi, le mythe d'une résistance spirituelle et culturelle face à l'uniformisation».

Devant l'imaginaire de notre époque, qui présente l'exil heureux procurant un sentiment de liberté, nos deux sociologues font un constat plus réaliste.

Critiques à l'égard des tenants du postnationalisme, elles doutent que l'érosion du fait national soit aussi avancée.

Dans leur ouvrage, elles ont distingué deux grandes périodes. La première est celle du développement des nationalismes et des nations, durant laquelle les membres de la diaspora inspiraient une suspicion généralisée. Les cas historiques sont bien décrits, en particulier le modèle israélien d'intégration qui s'est imposé dans toute l'Europe. Les auteurs insistent sur le fait que les États nationaux étaient loin d'être homogènes. Quant à la deuxième partie de l'ouvrage, elle est consacrée à la nouvelle ère débutant vers 1970, quand se déploient les relations transnationales et l'inflation des diasporas. Les auteurs soulignent que, malgré le «rétrécissement du monde» et l'affaiblissement des États nationaux, «la situation actuelle ne se résume pas à l'histoire d'un affaiblissement continu de l'État nation». Les ONG se sont multipliées, de même que les nouveaux acteurs du jeu international, mais ce sont encore les États nationaux qui peuvent formuler l'intérêt national malgré les pressions des lobbys ethniques. Il n'est pas moins vrai que la politique d'assimilation s'est partout affaiblie. Cet ouvrage arrive au bon moment et

apporte une contribution pertinente et éclairante au débat sur les processus d'intégration à notre société qui célèbre la multiplicité de ses références identitaires au nom des valeurs démocratiques.

Collaborateur du Devoir

DIASPORAS

ET NATIONS

Chantal Bordes-Benayoun

et Dominique Schnapper

Odile Jacob

Paris, 2006, 249 pages

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 7 au 13 mars 2006

ROMAN

- 1 DECEPTION POINT
Dan Brown (JC Lattès)
- 2 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 3 DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE...
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 4 LES CHEVALIERS D'EMERAUDE T. 6
Anne Robillard (Montagne)
- 5 MA VIE AVEC MOZART
Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- 6 ANGES ET DÉMONS
Dan Brown (JC Lattès)
- 7 VERS LE SUD
Dany Laferrière (Boréal)
- 8 IL FAUT PRENDRE TAUREAU PAR...
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 9 ÉTAT D'URGENCE
Michael Crichton (Robert Laffont)
- 10 GEISHA
Arthur Golden (JC Lattès)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS PROGRAMME
Chantal Lacroix (la semaine)
- 2 VOILE DE LA PEUR
Samia Sharif (JCL)
- 3 CATHERINE LA GRANDE
Henri Troyat (J'ai lu)
- 4 MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR
Minçevi (Minçevi)
- 5 SUDOKU VOL. 1
Collectif (Pearson)
- 6 SUDOKU: 128 GRILLES
Carol Vorderman (Marabout)
- 7 MEILLEURES RECETTES...
Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- 8 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ
Pierre Morency (Transcontinental)
- 9 MORT DE LA GLOBALISATION
John Saul (Payot)
- 10 ALIMENTS CONTRE LE CANCER
Richard Béliveau (Trécarré)

LIVRE DE POCHE

- 1 DA VINCI CODE
Dan Brown (Pocket)
- 2 ENSEMBLE C'EST TOUT
Anna Gavalda (J'ai lu)
- 3 L'OMBRE DU VENT
Carlos Ruiz Zafón (Livres de poche)
- 4 UN PETIT PAS POUR L'HOMME
Stéphane Dompière (Québec Amérique)
- 5 BROKENBACK MOUNTAIN
Annie Proulx (Grasset)
- 6 ET SI C'ÉTAIT VRAI
Marc Lévy (Pocket)
- 7 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI
Gil Courtemanche (Boréal)
- 8 LA PROCHAÎNE FOIS
Marc Lévy (Pocket)
- 9 CINQ PERSONNES QUE J'AI...
Mitch Albom (Pocket)
- 10 LES OS TROUBLES
Kathy Reichs (Pocket)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 WITH NO ONE AS WITNESS
Elizabeth George (Harper Collins)
- 2 THE CLOSERS
Michael Connelly (Warner Books)
- 3 PRINCE OF FIRE
Daniel Silva (Nal)
- 4 CRAZY IN LOVE
Laurie Rica (Bantam Books)
- 5 KILL THE MESSENGER
Tami Hoag (Bantam Books)
- 6 KING OF THE VAGABONDS
Neal Stephenson (Harper Collins)
- 7 THE MOSCOW VECTOR
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- 8 THE PRINCES OF IRELAND
Edward Rutherford (Anchor Canada)
- 9 IMPOSSIBLE
Danielle Steel (Dell)
- 10 CELL
Stephen King (Simon & Schuster)

Jean-Louis Trintignant

dit Apollinaire

POÈMES À LOU - ALCOOLS

Du 28 mars au 1^{er} avrilMusique: ERIK SATIE et DANIEL MILLE
Violoncelle: GREGOIRE KORNILUK
Accordéon: DANIEL MILLE
Mise en scène: MARIE-HELENE SARRAZIN
Lumière: ALAIN POISSONUne production de
GÉNÉRATION CONTINGENT (sic)
Théâtre de la MadeleineUne présentation du
11^e FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE LA LITTÉRATURE FILTolerance.ca®
Le webzine sur la tolérance
www.tolerance.caÉducation, religions et diversité :
richesse ou source de conflits ?

Pour souligner la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale, Tolerance.ca, son directeur, Victor Teboul, et toute l'équipe du webzine ont le plaisir de vous inviter à une soirée de discussion

le jeudi 23 mars 2006, à 18 h 30,
au Salon Émile-Nelligan de la Maison des écrivains,
3492, avenue Laval, à Montréal, métro Sherbrooke

Invité-e-s

M. Patrice Brodeur, Ph.D., titulaire, Chaire de recherche du Canada sur l'islam, le pluralisme et la globalisation, UdeM
M. Maurice G. Dantec, écrivain
Dr Amir Khadir, médecin
Mme Rabia Naguib, Ph.D., chercheuse, HEC Montréal
Dr Marc-Alain Wolf, psychiatre, membre de Tolerance.ca

Avec la participation de MM. Christian Agbolli, étudiant, UQAM,
Jonathan Blais, étudiant, UdeM, Mohamed Jelassi, étudiant,
UQAM et Karim Ben Maiz, étudiant, UQAM.

Présentation : M. Osée Kamga Ph.D., coordonnateur de la soirée.
Animation : M. Yvan Cliche, membre de Tolerance.ca

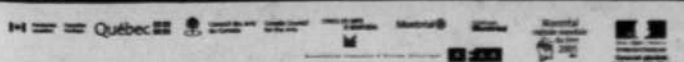
Un goûter sera servi à la fin de la discussion. Entrée libre, mais places limitées.

Information : Tél. (514) 488 8885
info@tolerance.ca

Consultez « Campus »,
la nouvelle série de Tolerance.ca
www.tolerance.ca

Événement organisé dans le cadre du projet de Tolerance.ca sur
la diversité des valeurs et des croyances religieuses dans les
milieux collégial et universitaire, réalisé avec la contribution
financière de Patrimoine canadien.

Cinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admissions 1-877-1245



LIVRES

ETHNOLOGIE

Les faces de la mi-carême

JEAN-FRANÇOIS
NADEAU

Au Québec, à l'époque où le religieux était encore omniprésent, la mi-carême était célébrée un peu partout, en particulier près du fleuve. Dans l'univers très catholique des paroisses du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e, on se donnait alors le droit de jouer des tours et de transgresser l'ordre établi. Les déguisements carnavalesques servaient à mieux parvenir à ses fins.

Les mi-carêmes, comme on les appelait, portaient aussi des masques, symboles du mystère autant que reflets d'un état physique réel provoqué par le jeûne. Le masque, plus peut-être encore que le costume, servait à conspirer gaiement, tout comme on l'utilisait ailleurs, en d'autres mondes et en d'autres époques, notamment à Venise, pour mieux transgresser les règles.

Dans *Pour la suite du monde*, le chef-d'œuvre cinématographique de Pierre Perrault, la mi-carême apparaît dans toute sa joie et dans toute sa beauté comme un moment fort de la vie des gens du fleuve. C'était dans les années 1960 et la fête avait pourtant déjà du plomb dans l'aile. Qu'est-ce qui subsiste de cette tradition aujourd'hui?

Dans *Mi-carême, une fête québécoise à redécouvrir*, Francine Saint-Laurent et le photographe Pierre Dunnigan sont partis à la recherche de ceux qui la célèbrent encore. La célébration a encore cours, malgré l'effondre-



Des musiciens fêtant la mi-carême à Natashquan. Photo de Pierre Dunnigan tirée de l'album *Mi-carême - Une fête québécoise à découvrir*.

ment des valeurs religieuses au Québec, dans trois régions: la Côte-du-Sud, les îles de la Madeleine et la Moyenne-Côte-Nord. Francine Saint-Laurent et Pierre

Dunnigan ont, en quelque sorte, retrouvé la mi-carême et témoignent des manifestations encore très vives de cette fête chez les habitants de l'Île-aux-Grues, de

Fatima et de Natashquan. Notons également que la célébration de la mi-carême se maintient aussi en Acadie, à Chéticamp et à Saint-Joseph-du-Bois.

Loin de l'Halloween

La mi-carême ne doit pas être confondue avec le Mardi gras ou l'Halloween, où le masque prédomine aussi. Fête païenne d'inspiration

anglo-saxonne, l'Halloween fut d'ailleurs longtemps dénoncée par les autorités religieuses du Québec, comme elle continue d'ailleurs de l'être aujourd'hui par toute une fraction de la société française.

«La mi-carême, explique Gilles Vigneault en avant-propos du livre de Saint-Laurent et Dunnigan, n'a rien à voir avec l'imagerie morbide qui consiste à décorer sa maison de tombeaux, de fils d'araignée, de fantômes et autres évocations macabres avec la peur des morts et de leurs esprits revenant. Le seul point commun réside dans le masque et le costume.»

Au milieu du jeûne de l'hiver se font toujours sentir, «la mi-carême permet de rompre la monotonie». Les origines de la fête remontent au Moyen Âge où, pour soulager les fidèles, on permettait une pause sous forme d'exutoire. La mi-carême, dans les villages visités par les auteurs, semble désormais servir de soulagement au culte du froid et de l'hiver. Les photos de Pierre Dunnigan, prises avec des temps de pose très longs ou tout simplement sans flash, donnent un aperçu vivant de ce qu'est devenu aujourd'hui cette fête traditionnelle dans certaines communautés du Québec.

Le Devoir

MI-CARÊME

UNE FÊTE QUÉBÉCOISE

À DÉCOUVRIR

Textes de Francine Saint-Laurent
Photos de Pierre Dunnigan
Avant-propos de Gilles Vigneault
Les 400 Coups
Montréal, 2006, 118 pages

HISTOIRE

Un exil à New York

Les intellectuels français à Manhattan durant l'Occupation

GEORGES LEROUX

Brillant, ce livre l'est à plus d'un titre et le lecteur le reconnaîtra aisément. Mais, s'agissant d'un sujet aussi affligeant, le ton devient très rapidement grinçant. Pour un historien des idées comme Jeffrey Mehlman, cette amertume était sans doute inévitable: la suite de chapitres qu'il enfle est une galerie de portraits ambigus, dont les personnages s'agitent sur la scène de New York où chacun vit l'expérience, chaque fois singulière, d'un exil qui va le révéler à lui-même et, pour la plupart, déterminer la suite de leur vie et de leur œuvre. Politique, cet exil était loin d'être toujours misérable pour ces intellectuels français qui furent accueillis en général avec sympathie et générosité, mais comme Mehlman le montre, parfois pour les mauvaises raisons. L'histoire des idées est une discipline qui peut être cruelle quand elle prend le risque de mettre le doigt entre le discours et les faits.

La scène s'ouvre de manière romanesque avec la rencontre du maréchal Pétain et de Pierre Laval, reçus par l'ambassadeur de France qui était nul autre que Paul Claudel. Nous sommes en 1931 et le couple étrange fut présenté aux Américains comme porteur d'une voie nouvelle, empreinte d'un pragmatisme bon teint. L'histoire allait démentir rudement ce message de compromis démocratique. Mehlman s'intéresse ensuite à Maurice Maeterlinck, qu'on voit donner une interview au *New Yorker* à l'été de 1943. Arrivé comme tant d'autres en 1940, admirateur du dictateur portugais Salazar, il campait un personnage d'émigré as-

sez improbable. Auteur d'une *Jeanne d'Arc* inspirée, il écrit à New York un *Jugement dernier* qui trouve plutôt à Palm Beach l'icône de son eschatologie joyeuse, accueillant Hitler au paradis. «Rien de plus glaçant», écrit Mehlman, que de trouver en 1942 chez Maeterlinck cette attente enjouée d'un monde sans juifs.

Par comparaison, Denis de Rougemont apparaît comme une figure plus complexe. Très intégré à la vie culturelle de New York, il y travaille au secteur français du Office of War Information. Mehlman s'attarde avec beaucoup de finesse sur les thèses de son maître livre, *L'Amour et l'Occident*, dont les catégories furent mises au service de ses essais sur l'philisme et de son livre *La Part du diable*. Le déplacement de la passion individuelle vers le sentiment collectif pouvait-il expliquer la catastrophe allemande? Il y a beaucoup d'anxiété chez cet écrivain qui confie au théologien R. Niebuhr que ce qui le trouble le plus en Amérique, c'est l'incapacité de croire au mal. À l'inverse de Maeterlinck, il prenait le risque de passer pour fou en voyant le diable partout. Hannah Arendt fut sensible à l'argument de ce livre, mais elle résista à ses aspects gnostiques.

De Simone Weil
à Antoine de Saint-Exupéry

Le chapitre sur les lettres de Simone Weil est un morceau d'anthologie: prenant appui sur une correspondance déjà très étudiée, Mehlman la resitue dans le contexte d'un exil new-yorkais pénible et vécu d'abord comme une situation de transit vers

Londres. Mais ces lettres où la critique de la culture juive se nourrit des archétypes bibliques de Cham et Japhet auraient-elles été possibles sans cette idéalisation de Harlem et de la ferveur religieuse des Noirs? Les lecteurs québécois de cette étude seront intéressés par l'analyse de la lettre au père Couturier, qui vécurent pour sa part une portion de son exil à Montréal. La connexion rendue possible par l'entremise de Jacques Maritain, lui aussi établi à New York et figure importante du thomisme scolaire, est ici replacée dans son contexte gaulliste. Le refus de Simone Weil de se convertir au christianisme, commenté notamment par Lévinas, se fondait d'abord sur le fait que l'Eglise demeurait trop juive.

Des chapitres sur George Steiner au Lycée français, avec une note assez dure sur sa relation paradoxale avec Pierre Boutang, maurassien, «blondinet du fascisme de rue des années 1930», et sur Louis Rougier, emporté dans une dérive de droite très déstabilisante et persuadé de pouvoir rendre possible un accord Vichy-Churchill, nous apprennent beaucoup, mais ils contribuent surtout à fissurer une image d'Épinal de l'exilé français comme résistant. Plus bouleversantes encore, surtout pour les lecteurs du Québec imprégnés par son œuvre, les pages sur Antoine de Saint-Exupéry. Le portrait qu'en donne Mehlman montre comment l'aviateur mythique de l'Aéropostale se trouva pour ainsi dire coincé entre André Breton et Jacques Maritain, et forcé d'avouer ses réserves sur la faillite de la démocratie et sa fascination pour un corps d'élite aéroport-

té. Lui qui avait défendu l'armistice attendu en vain le soutien de Maritain. Lisant une lettre de 1942, publiée en même temps à New York et au Québec (*Le Canada*, 30 novembre 1942), Mehlman y voit presque une défense de Pétain, à peine contrebalancée par un éloge un peu tardif de De Gaulle. Aussi rempli de compassion pour la souffrance des victimes et des exilés, Saint-Exupéry peut être comparé à Simone Weil: mais Mehlman, qui voit chez elle une gaulliste antisémite, voit plutôt chez l'auteur du *Petit Prince* un pétainiste philosémite.

L'indifférence froide de Claude Lévi-Strauss, l'irénisme d'André Breton, l'antigaullisme paradoxal d'Alexis Léger et son écœurement devant Vichy, tout cela défile dans un ouvrage qui aura beaucoup de résonances ici: l'histoire intellectuelle de cette période demeure à faire au Québec et elle ne pourra que bénéficier d'un portrait aussi vif, direct, sans concessions.

Collaborateur du Devoir

ÉMIGRÉS À NEW YORK

LES INTELLECTUELS FRANÇAIS À MANHATTAN,
1940-1944

Jeffrey Mehlman

Traduit de l'anglais par P. E. Dauzat
Albin Michel, «Bibliothèque Albin Michel Idées»
Paris, 2005, 253 pages

BÉDÉ

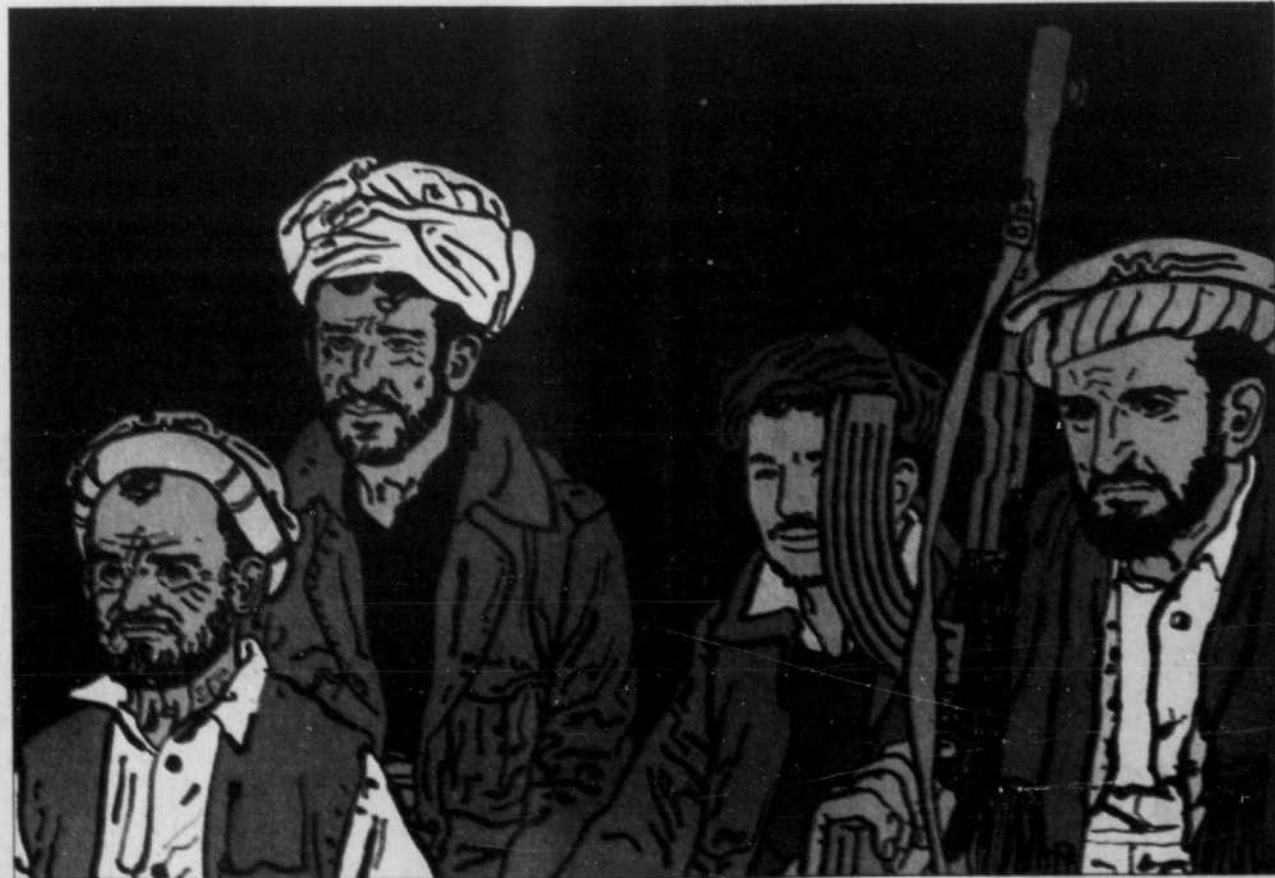
L'Afghanistan, entre bédé et photos

DENIS LORD

En 1986, le reporter photographe Didier Lefèvre accompagne en Afghanistan — alors envahi par les troupes soviétiques — une mission de Médecins sans frontières (MSF). De ce voyage, il rapportera 4000 clichés dont six seulement furent publiés à l'époque. Près de 20 ans plus tard, son aventure et sa production photographique d'alors se retrouvent au cœur de la trilogie *Le Photographe*, cosignée par Emmanuel Guibert et Frédéric Lemerrier.

La bande dessinée littéraire à part entière? L'inscription dans ce média du reportage de guerre et de l'autobiographie s'inscrivent certes dans un tel désir de reconnaissance. Joe Sacco est une figure marquante du genre, avec ses *Gorazde* et *Palestine*. Guibert lui-même s'était déjà inspiré des souvenirs d'un combattant américain de la Deuxième Guerre mondiale dans *La Guerre d'Alan* (L'Association).

Dans *Le Photographe*, ce n'est pas tant les combats qui sont à l'avant-plan que les séquelles qu'ils laissent et le travail de MSF pour panser les plaies. Des blessures physiques, dont la représentation — avec l'usage de la photo — est parfois à la limite de l'insoutenable, mais aussi le basculement de toute une génération d'enfants dans une culture où prédomine l'alphabet des armes. Et malgré tout, au milieu de cet enfer, de la joie et de la beauté.



Dessin d'Emmanuel Guibert pour l'album *Le Photographe*

Le long retour

Dans cette conclusion de la trilogie, après trois mois en Afghanistan, Lefèvre décide de regagner la France via le Pakistan. Seul, hors de l'égide de MSF,

parce que c'est pour lui la meilleure manière de s'imprégner du pays. Mais l'imprégnation sera douloureuse. Le reporter, qui en est à ses premières aventures, ne connaît pas la

langue du pays. Ses guides le rackettent et l'abandonnent, un policier véreux l'emprisonne. Lefèvre souffre de furonculose, d'épuisement et de malnutrition, il craint qu'on ne l'assassine. Ce

n'est que grâce à la rencontre d'un trafiquant de drogue ami de MSF que ses conditions de voyage s'amélioreront. Lefèvre retournera tout de même sept fois dans cette seconde patrie,

pendant la sécheresse, pendant le régime des talibans. Son livre *Voyages en Afghanistan* (Ouest-France, 2002) témoigne de ces périodes.

Aux couleurs et au dessin réaliste de Guibert se juxtaposent les clichés de Lefèvre dans des séquences de longueurs variables. Une osmose rare et réussie entre roman-photo et bédé. Cela dit, cette conclusion en forme de *road comic* n'est pas exempte de monotonie. L'incommunicando dans lequel se retrouve le narrateur conduit à une surutilisation des vignettes narratives. Plusieurs photos sont floues; dans d'autres cas, leurs dimensions ténues en atténuent l'impact. Dans son ensemble toutefois, la trilogie est exceptionnelle. Sa conclusion s'enrichit, en annexe, de portraits des protagonistes et d'un DVD où se trouve le journal filmé de Juliette Fournot, membre de MSF.

En avril prochain, Emmanuel Guibert participera au colloque «Le savoir par la bande», présenté dans le cadre du Festival littéraire international de Montréal Métropolis bleu

Collaborateur du Devoir

LE PHOTOGRAPHE,
TOME 3

Didier Lefèvre, Emmanuel Guibert et Frédéric Lemerrier
Dupuis, coll. «Aire libre»
Paris, 2006, 97 pages